

FAUT-IL PRIVILÉGIER LE CHÂTEAU DE SA MÈRE À LA GLOIRE DE SON PÈRE ?

Mathilde DURANTHON

Maman ? Maman ? Maman ?

Mais où es-tu Maman ?

Ah oui c'est vrai, tu n'es plus.

Comment vais-je faire sans toi ?

Qui, dorénavant, me rappellera à l'ordre lorsque tout part en vrille ?

Qui, dorénavant, sèchera mes larmes de petite fille ?

Qui, dorénavant, sera mon modèle, mon pilier, mon socle, et finalement ma gloire ?

Qui, dorénavant, sera là pour nous montrer le chemin ?

Ah mais si, tu es là, Maman, tout près de moi.

Et surtout, ici, chez nous, tu es partout.

À chaque embrasure de porte, je te revois encore rire aux éclats.

Dans chaque pièce, je me souviens de toutes de tes manies.

Les murs, les rideaux, les photos, porterons toujours ton odeur, ton sourire, ton souvenir.

Et Marcel de me dire que jamais tu ne pourras partir.

Monsieur le Bâtonnier, Chers confrères, Chères Consœurs, Cher invité, comment consoler la postérité et s'assurer que malgré notre absence, elle ne sera pas esseulée, si ce n'est en lui léguant le siège de sa sécurité ?

Plus simplement, que serait-un enfant sans maman s'il n'a plus le souvenir de celle-ci, comme un château sécurisant ?

Et comment définir cette assise sans se fourvoyer ? C'est malheureusement la tâche ardue de chaque parent. Chacun essaie, d'aucun de trompe, mais s'il est un constat c'est que la tendresse dure, la gloire s'estompe.

Et une chose est sûre : il n'est de bonheur qui ne soit éphémère car alors il se surnomme plaisir, il n'est de joie qui ne soit passagère car alors elle se nomme le rire.

Et c'est bien pourquoi, à choisir, si tant est que cela soit une nécessité, la construction vaut bien souvent mieux que la péroration.

La gloire, chers Confrères, la gloire... Ne la recherchons-nous pas tous ? Et finalement, à quelle fin ?

Car certes, la gloire suscite et génère le plaisir, l'excitation, elle rassure notre ambition. Tel qu'a pu le proclamer Balzac, la gloire d'un bon avocat consiste toujours à gagner un mauvais procès. Et alors, quelle gloire...

Mais glorieux soit l'objectif, le but n'en est pas moins un mirage qui n'a qu'un temps. Si chaque victoire compte, chaque gloire n'est que temporaire.

Lorsque Marcel surprend son propre père, son cher surhomme, en flagrant délit d'humanité, certes il ne l'en aime que davantage mais ce jour-là, jour de la chasse, n'a-t-il pas peur de son propre

échec ? N'a-t-il pas peur de voir la gloire s'envoler ? De réaliser que son surhomme n'en est finalement pas un.

Alors, lorsque grâce à lui, les perdrix royales stoppent leur envol et que son père réussit, il serra dans ses petits poings sanglants d'où pendaient quatre ailes dorées, ce trophée qu'il haussait vers le ciel en proclamant la gloire de son père. Mais quelle épreuve, quelle angoisse que de voir et d'imaginer son héros de tout temps, échouer...

Face à ce triste constat où chacun de nous se souvient de la fierté éprouvée d'avoir remporté une étoile d'or ou la relaxe tant adorée, ne faut-il donc pas privilégier la sécurité ?

La réponse est presque évidente : car oui, il est beaucoup plus rassurant, confortant, équilibrant de passer son temps à cultiver ce que l'on a plutôt que d'aller poursuivre une quête sans fin.

Qui n'a pas souri en voyant fleurir la rose tant arrosée ? Qui n'a pas éprouvé de fierté à bâtir un mur fait de pierres de fortune ?

Petite, je me souviens d'avoir longuement observé mon jeune frère qui préparait minutieusement la confection de son château de sable.

Un vrai travail de titan. Bon en mallant, sceau après sceau, la pelle sans jamais oublier le râteau, il allait et venait des heures durant.

Et, lorsque le travail fut achevé, nul ne put passer à côté : un palais était érigé. Alors, ce fut le temps de la gloire : « *Bravo, bravo, bravo* » lui dit ma Mère. Tandis que mon Père lui expliquait, tant bien que mal, que la marée montant, il faudrait malheureusement dire adieu à son château d'argent.

Car oui, le château n'était que de sable... mais une fois revenu à raison ou plutôt à la maison, Maman lui dit « *ne t'inquiète pas, Marcel, un jour, quand tu seras grand, tu en construiras un vrai de château* ».

Je ne vous citerais pas ici ni le Premier protocole additionnel à la Convention de sauvegarde des droits de l'homme et des libertés fondamentales, ni les articles 544 et suivants du Code civil, pour définir cette propriété. Car c'est surtout cela le vrai château de ma mère : un endroit sûr, en plein de tendresse et toujours prêt à soutenir son enfant, quoi qu'il en coûte.

Romain aurait-il été Gary sans cette tendresse inouïe pour le giron maternel ? Jésus aurait-il été Christ sans le soutien de Marie devant l'éternel ?

Là où la femme n'est que l'avenir de l'homme, la mère est à la fois son passé, son présent et son futur même, pour certains heureux enfants.

Alors, Monsieur le Bâtonnier, Chers confrères, Chères consœurs, Cher invité, je vais aujourd'hui vous faire une confidence. Il se transmet dans ma famille, et ce depuis maintenant trois générations, de mère en fille, une bicoque secondaire dont le nom est et a toujours été Tara. Non pas en hommage à quelconque actrice, mais évidemment en référence à ce film si culte qu'Autant en emporte le vent.

La terre rouge de Tara... Et Scarlett de se battre contre vents et marées, guerres et préjugés, pour conserver au moins cette propriété. Et pourquoi ? Mais parce que c'est sa maison, celle de sa mère et celle où sa mère les a quittés. C'est celle qui renferme tous ses souvenirs, des joies les plus extrêmes aux moments les plus sombres de son existence.

Reflet de son âme, c'est donc là qu'elle se sent chez elle. C'est là que face à l'impossible, elle est tenue. Elle décide qu'il lui reste une solution : la terre c'est la seule chose qui compte, qui dure, il lui reste une raison de vivre plus forte que tout au monde car c'est de la terre de Tara qu'elle tire sa force. Elle est sauvée et pourra vivre demain, lorsque le soleil, lui, vivra encore.

Et donc face à ce sentiment de quiétude accomplie, comment peut-on avoir envie de risquer de tout perdre pour quelques heures de lumière ?

Car c'est là le vice de la gloire : je vous en parlais tout à l'heure, celle-ci n'a qu'un temps, et nous aussi. Une fois passés les applaudissements, les joies, les rires, les cris... Plus rien. Le vide, le silence...

Et sans deuxième victoire, on en deviendrait presque un perdant, inexistant.

Prenez Monsieur Joseph, alors qu'il va être décoré des palmes académiques, graal sacré de l'instituteur, une seule chose l'inquiète : le regard que son fils portera sur lui une fois diplômé.

« ABCD... Voilà toute ma science » lui dit-il et « un jour peut être tu auras honte de moi ». « Quand ces professeurs du lycée auront fait de toi un Monsieur très savant, qu'advientra-t-il ? »

Et Marcel de lui répondre : « mais alors Papa c'est moi qui reviendrai pour t'apprendre tout ce que je sais. »

Et donc voyez-vous, au travers de cet exemple si tendre, comment peut-on privilégier la peur, la peur que génère la gloire face à la victoire d'avoir construit un château familial.

Vous me rétorquerez sûrement que la nature cependant ayant horreur du vide, l'homme ayant besoin de projets, une fois le château construit et établi, la gloire remportée à la fête des voisins le 18 juin, cet homme voudra plus.

Et c'est là que je vous répondrai que la réponse à cette quête insensée ne peut être que dans l'équilibre. Lorsque Marcel rachète le château qui fit tant peur à Augustine, de par tout ce qu'elle, ce qu'ils n'étaient pas, la peur de l'inconnu, la peur de la gloire ; ce jour-là, Marcel réconcilia sa Mère et lui offrit cette demeure qu'elle avait au fond, tant espéré.

Autrement dit, le château de ma mère n'a d'existence que parce que mon père y a connu la gloire. Et, en miroir, cette gloire n'avait de sens que parce qu'aux yeux de ma mère il était un héros.

La tendresse maternelle, la construction familiale, l'amour de mes parents n'avait de sens que parce qu'il était UN.

Que parce que mon père pouvait être fier d'avoir descendu les poubelles.

Que parce que ma mère savait que lorsqu'elle lui dirait que j'avais eu un mot dans mon carnet, celui-ci écouterait, et saurait trouver la réponse qu'elle cherchait.

Que parce que lorsqu'il fallait changer une ampoule, l'escabeau lui tombait sous la main.

Que parce que ce jour où j'obtiens mention très bien, ma gloire fit honneur au château pour lequel ils avaient tant donné.

Que parce que lorsque ma mère souffrait, qu'elle doutait, mon père était l'évidence.

Que parce que lorsque mon père râlait, elle riait.

Et c'est ainsi que mon château s'est construit.

Alors, parce qu'il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, Ma mère décida un jour que, dorénavant, bien trop âgée pour enfiler ses bottes (sans culotte), elle chauserait chaque matin ses pantoufles molletonneuses et respectueuses de son si beau parquet.

À la porte de son palais, blême, tremblante, serrant sur son petit cœur fragile les roses rouges du roi, elle me laissa partir avec mon petit frère Marcel. Sans un mot, considérant pour un adieu, que le silence est d'or.

Nous observant nous en aller au loin, vers un empire plus obscur auquel nous appartenions désormais, elle se dit que la même étoile, la sienne, continuerait sûrement de nous protéger.

Elle avait, toute sa vie durant, et sans que nous l'ayons véritablement choisi, défendu ses enfants envers et contre tous, n'hésitant jamais à casser autant d'œufs que nécessaire.

Alors lorsque Saint Pierre lui demandera, bientôt, si elle a quelque chose à ajouter, pour son jugement dernier, elle lui répondra, j'en suis sûre : « *L'amour, Saint Pierre, est la seule chose qui a compté pour moi* ».